

Pour une lecture de « Rougeur des matinaux »

Gilles Guégan

Volume 8, Number 2, May 1972

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036514ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036514ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Guégan, G. (1972). Pour une lecture de « Rougeur des matinaux ». *Études françaises*, 8(2), 131–152. <https://doi.org/10.7202/036514ar>

Pour une lecture de « Rougeur des matinaux »

*Rougeur des matinaux*¹ propose à la fois une esthétique et une éthique. C'est la probité, l'intégrité de René Char de ne pouvoir concevoir de séparation entre ces termes. « Nous sommes d'une lignée qui se sent à l'étroit dans les sommations strictement intellectuelles. L'hérésie secoue tôt la vaniteuse orthodoxie². » Rejoignant le Camus de *L'Homme révolté*, Char tentera de « servir en même temps la douleur et la beauté³ », conscient que la démarche intellectuelle, dès lors qu'elle se préfère et devient, non plus démarche vécue, mais attitude, posture confite en la fascination qu'elle exercera bientôt comme une intolérance, peut apparaître entachée d'imposture et génératrice d'aliénation. « La tâche de la poésie, à travers son œil et sur la langue de son palais est de faire disparaître cette aliénation en la prouvant dérisoire⁴. » Cette précision fait suite logiquement et organiquement aux considérants de *Rougeur des matinaux*. Rien non plus, pourrait-on ajouter,

1. *Rougeur des matinaux*, dans René Char, *les Matinaux*, Paris, Gallimard, 1950, p. 101-110. Les extraits de ce texte seront désormais cités sans note.

2. René Char, *Recherche de la base et du sommet*, Paris, Gallimard, 1965, p. 165 (abréviation : *Recherche*).

3. Albert Camus, « Création et liberté », dans *Actuelles II*, Paris, Gallimard, 1953, p. 153.

4. *Recherche*, p. 124.

qui n'ait été pesé et aussi vérifié que possible dans les épreuves d'une existence surexposée au sein même de son retrait; et ce n'est pas aux rapports de la vie et de l'œuvre que nous pensons mais à ce qui se trouve résumé ici dans ce mot : rougeur.

Sans chercher de dénominateur commun aux récurrences de la rougeur, remarquons qu'elle se présente éclatée et réagissant en chaîne par infection mutuelle des termes sur le vocabulaire de la lumière (éclat, éblouissement), de la combustion (incandescence), de la chaleur, de la vie organique (sang, cœur), du commencement de la vie, de l'aube enfin. La rougeur est préférée au rouge, la coloration à la couleur. De même, sous la forme verbale, rougeoier est préféré souvent à rougir. Dans les deux cas la présence de sèmes indiquant l'instabilité, le dynamisme nous semble motiver ce choix. Car la rougeur est aussi tension qui participe à la dialectique du clair et de l'obscur, métaphore qui exprime l'exercice de la poésie, la recherche de la vérité, la fondation d'une liberté dans le risque d'une action, « poésie et vérité, comme nous savons étant synonymes ⁵ ». La rougeur de l'aurore sera signe à la fois de l'intensité de la vie et du dévoilement — par le jour naissant de la conscience du poète — de la vérité. La fidélité à la rougeur est le guide et le garant de la quête.

Et c'est d'écriture qu'il s'agit et de l'affrontement d'une liberté au temps : « L'état d'esprit du soleil levant est allégresse malgré le jour cruel et le souvenir de la nuit. La teinte du caillot devient la rougeur de l'aurore. » Qu'il s'agisse du jour recueilli à sa naissance, de l'aube d'une vie humaine, étrange parenthèse en voyage dans la nuit, du dévoilement d'une vérité dans l'éclaircissement de la conscience, la rougeur est le lieu menacé d'une tension qui se révèle dans la pratique d'une existence incarnée. En même temps qu'il dévoile, le jour livre au temps ce qu'il dévoile, et le promet à la mort. Aussi, est-il cruel, c'est-à-dire lié dans le procès de leur double émergence

5. René Char, *Fureur et mystère*, Paris, Gallimard, 1948, p. 70 (abréviation : *Fureur*).

conjointe à une vie, à un sang en marche dans ses cheminelements cycliques toujours renouvelés mais promis au caillot; cruel aussi le jour qui maintient le monde dans la lumière crue et parfois inclémente de la vérité : « la lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil ⁶ », c'est-à-dire que la lucidité consiste d'abord à accepter le temps comme le lieu et le moyen de l'éveil de la vie, de la création : « on commence par faire sa toilette dans la rivière », c'est-à-dire se purifier de toute illusion concernant le temps.

Mais la cruauté du temps compté peut être allégresse si on la conçoit comme une exigence de renouveau et une urgence à vivre : « ceux qui descendent dans les mêmes fleuves, se baignent dans le courant d'une eau toujours nouvelle ⁷ ». La pensée d'Héraclite depuis l'aurore de la pensée occidentale vient parrainer la naissance d'une parole : celle du poète, cet aubin, ce baptiste par excellence : « Le soleil se renouvelle chaque jour. Il ne cesse pas d'être éternellement nouveau. » « Le soleil est nouveau chaque jour car il participe du pouvoir dionysien ⁸. » Le déroulement dans le temps à la fois de la vie humaine et du verbe poétique rend possible la quête de la vérité : « Il n'existe qu'une seule sagesse : connaître la pensée qui pilote toutes choses à travers tout » dit l'Éphésien qui ajoute : « la foudre pilote l'univers ⁹ ». C'est à cette même image de la révélation que le poète a recours pour indiquer quelle est sa recherche. Être dans le temps c'est être incarné ce qui est beaucoup pour Char qui « chante la chaleur à visage de nouveau-né la chaleur désespérée ¹⁰ », qui précise : « quand nous disons : *le cœur* (et le disons à regret), il s'agit du cœur attisant que recouvre la chair miraculeuse et commune, et qui peut à chaque instant cesser de battre et d'accorder ». Le corps n'est pas valorisé pour

6. *Fureur*, p. 130.

7. Y. Battistini, *Trois présocratiques : Héraclite, Parménide, Empédocle*, Paris, Gallimard, 1968, p. 31 (abréviation : Battistini).

8. Battistini, p. 30.

9. Battistini, p. 36 et 40.

10. *Fureur*, p. 194.

lui-même, « corps qui nous fut passablement étranger puisque sa connaissance ne nous vint qu'au travers d'expédients mesquins et sporadiques¹¹ », il est le lieu du renouvellement du désir et du rassemblement des pouvoirs de la sensation. S'il est clôture, prison, extériorité, « atroce hermétisme », il est le support d'« une colonne d'ombre à face voûtée, endolorie et à demi aveugle, de loin en loin — ô bonheur — scalpée par la foudre¹² ». Tel est le poète, tel est son bonheur : « serre ton bonheur » peut s'entendre comme « serre-le au plus près » (est-il accessible?) ou encore « mets-le de côté » (est-il préservable?). « Le premier enchantement comme le premier saisissement sont pour soi. » L'allégresse menacée, l'émerveillement sans naïveté dans la surprise heureuse d'une découverte s'accompagne de saisissement, comme si le monde à la fois faisait signe, choisissait, interrogeait le poète, attendant de lui sa mise à jour par l'écriture : « Ô grande barre noire, en route vers ta mort, pourquoi serait-ce toujours à toi de montrer l'éclair? » À cette question en épigraphe au poème répond en partie la première phrase de cette épigraphe : « La vérité est personnelle. » Il s'agit, nous dit-on¹³, de la fin d'un texte qui dans l'édition de 1950 présentait d'abord cette variante : « L'évidence et ses à-peu-près sont collectifs. La vérité est personnelle. » Cette petite phrase ne dit pas : à chacun sa vérité; elle récuse même l'intime conviction et plus encore s'oppose au consensus universel comme fondement de la vérité. Bref elle ne dit pas ce qu'il en est de la vérité, mais elle prévient ceux qui s'engagent à sa recherche, qu'il leur faudra inventer leur route et consentir aux épreuves que réserve l'exercice d'une pensée vécue qui tente de « dire l'éclair ».

La « mission d'éveiller » est d'abord un témoignage d'éveil personnel qui s'accomplit dans l'acceptation et l'affrontement du risque. L'écriture est ce lieu de tensions,

11. *Fureur*, p. 72.

12. *Fureur*, p. 72.

13. V. A. La Charité, *The Poetics and Poetry of René Char*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1968, p. 127.

de combats où la rougeur matinale peut renaître de ses cendres chaudes : « Comment me vint l'écriture? Comme un duvet d'oiseau sur ma vitre, en hiver. Aussitôt s'éleva dans l'âtre une bataille de tisons qui n'a pas, encore à présent, pris fin¹⁴. » Et le poète, vestale d'une vérité-Phénix nous livre les proverbes d'une sagesse de l'insécurité : « Il faut souffler sur quelques lueurs pour faire de la bonne lumière. Beaux yeux brûlés parachèvent le don. » La cécité, le retour à l'ombre est le prix de l'éblouissement, de l'illumination par l'éclair. Mais ici c'est la patience d'un long travail qui précède l'instant instable de la satisfaction. Le souffle, à la fois parole et âme du poète, est le don de soi au risque de se perdre, de devenir « à demi aveugle », de réduire le verbe au discours. Risques de malédiction, de démence ont eu raison de tant de prométhées... « Magicien de l'insécurité, le poète n'a que des satisfactions adoptives. Cendre toujours inachevée¹⁵. » Paradoxalement, en apparence, ce qu'on pourrait appeler l'ascèse poétique est la seule garante de l'authenticité de la parole poétique, de l'exactitude, de la mesure et de la fidélité à ses origines de cette parole. « Le poète, susceptible d'exagération, évalue correctement dans le supplice¹⁶. » L'erreur serait de croire possible une autre voie, un raccourci vers la maîtrise : « ... la souveraineté obtenue par l'absence dans chacun de nous d'un drame personnel, voilà le leurre¹⁷ ». Ici encore « drame personnel » n'est pas à réduire au sens de vie anecdotique ou de passion romantique, car c'est du drame essentiel de la condition humaine qu'il s'agit et rien pour l'homme ne peut être fondé que dans l'appréhension et l'expérience personnelle de ce drame. L'angoisse surveille le poète, c'est le moteur de sa marche, le principe de renouvellement, la promesse d'aurores et d'inconnu. « Comme l'incurieuse vérité serait exsangue s'il n'y avait pas ce brisant de rougeur au loin

14. *Les Matinaux*, p. 145.

15. *Fureur*, p. 66.

16. *Fureur*, p. 127.

17. *Recherche*, p. 123.

où ne sont point gravés le doute et le dit du présent¹⁸. » Est-ce à dire qu'au futur ne gît point le doute? Mais rejoint bientôt au présent ce futur s'abolira et retrouvera le poète en compagnie des ombres familières attachées à ses pas : l'angoisse, le doute. « Le doute se trouve à l'origine de toute grandeur [...] Ne pas le rapprocher de l'incertain qui, lui, est provoqué par l'émiettement des pouvoirs de la sensation¹⁹. »

Le doute, l'angoisse pour préserver les pouvoirs du poète : ceux de la sensation mais aussi ceux de la conscience. Entre le bonheur et le risque assumé il n'y a pas d'opposition mais une tension qui les fait naître ensemble, qui est la condition même de leur existence et de celle du poète. « L'encre du tisonnier et la rougeur du nuage ne font qu'un. » Cette tension unifiante permet la progression et ménage l'heureuse surprise qui justifie : « Au plus fort de l'orage, il y a toujours un oiseau pour nous rassurer. C'est l'oiseau inconnu... » Cet inconnu, c'est une parcelle du champ du possible qui vient d'être conquise. Car la tâche du poète et de ses alliés c'est le baptême dans les larmes d'un monde toujours plus humain dont l'avènement n'est pas assuré, n'est jamais acquis et qui s'enfante dans les douleurs de l'histoire, cette idole à la mode. « Combien souffre ce monde, pour devenir celui de l'homme, d'être façonné entre les quatre murs d'un livre! » C'est la possibilité d'une double souffrance qui s'avoue ici, celle du poète et celle du monde qui, s'il est mal dit, se réduira à être une prison ou un exil au lieu de tendre à être un royaume.

Mais avant ces conséquences sur le plan historial c'est une conception du monde et du langage que Char reconnaît dans cette exclamation : mourant et naissant sans cesse, le langage, s'il cesse de vivre devient clôture, conservation de réalités mortes. En même temps la clôture du langage, les « murs d'un livre » sont comme le lieu de passage forcé

18. René Char, *Dans la pluie giboyeuse*, Paris, Gallimard, 1968, p. 10 (abréviation : *Pluie*).

19. *Fureur*, p. 140.

où se dit et se façonne un monde. La réalité en fait n'existe qu'une fois sa délivrance accomplie par le dire du poète-démiurge ; cette délivrance a pour condition la destruction des mondes morts. Le poète est le regard majeur, le geste souverain qui laisse s'échapper à bon escient la déflagration foudroyante d'un nom neuf et c'est soudain dans l'étonnement et l'interdiction, précisée, encerclée avec sa charte et ses frontières la chose là qui l'instant d'avant ne se soupçonnait pas telle et l'homme pris sur le fait de son propre aveu, baptiste impénitent débusquant sa souveraineté au gîte : amant verlainien, il n'a pas l'air de croire à son bonheur. Arrêtons là cette description qui risquerait d'être ironique pour préciser — c'est une modification de taille au portrait du démiurge — que si pouvoir il y a, c'est celui du langage qui n'appartient pas à priori au poète : « l'artiste reste par rapport à l'œuvre, quelque chose d'indifférent, à peu près comme s'il était un passage pour la naissance de l'œuvre, qui s'anéantirait lui-même dans la création ²⁰ » précise Heidegger. L'intervention du poète qui va renommer le monde et se réapproprier le langage établit ainsi la possibilité de communiquer la modification qu'il fait intervenir, qu'il active dans le monde, et préserve les chances d'une communauté fondée sur l'universalité du verbe, origine commune de l'homme. Fidèle en cela à l'Éphésien : « Il faut donc suivre ce qui est commun c'est-à-dire ce qui est universel. Car le Verbe universel est commun à tous. Or bien que ce Verbe soit commun à tous, la plupart vivent comme s'ils possédaient en propre une pensée particulière » et « l'homme n'a pas de raison. Seul le milieu ambiant en est pourvu ²¹. »

Ici apparaît une dialectique en voie de résolution de l'un et du multiple. Le verbe en diversifiant, en introduisant un monde chatoyant de variété établit les conditions d'une unité qui est celle de la communauté d'origine.

20. Heidegger, « Hölderlin et l'essence de la poésie », dans *Approches de Hölderlin*, Paris, Gallimard, 1962, p. 52.

21. Battistini, p. 50.

Nietzsche, autre allié substantiel de Char, disait à propos du langage : « Par le geste il reste à l'intérieur des limites de l'espèce, donc du monde phénoménal, mais par le son il résout le monde phénoménal en son unité première...²² » Mais à l'origine c'est, comme le montre l'analyse de Heidegger : *l'Homme habite en poète*²³, le langage qui nous fait signe. Au poète d'entendre, d'accueillir cet appel, ouvert à l'imprévu et attentif à la préservation comme à l'usage de ses pouvoirs révélateurs; ce que le philosophe nomme « ménagement ». On comprend dès lors pourquoi des sujets comme « le poète », « je », « nous » sont absents des aphorismes consacrés au langage poétique : JE est non seulement un autre mais pour ainsi dire tous les autres et l'essentiel ce sont les poèmes : « des bouts d'existence incorruptibles que nous lançons à la gueule répugnante de la mort, mais assez haut pour que, ricochant sur elle, ils tombent dans le monde nominateur de l'unité²⁴ ». De cette définition des poèmes nous retiendrons comme une invitation à nous attarder sur deux points : 1) Comment intervient ce risque suprême, la mort, dans la création? 2) Que se passe-t-il lorsque l'absence de la reconnaissance de ce risque empêche le poème de tomber dans le monde nominateur de l'unité?

Nous avons déjà remarqué que pour Char le temps est vie et mort et la condition de l'homme consiste comme dans l'optique d'Héraclite à « vivre de mort et mourir de vie²⁵ ». L'homme meurt dès qu'il naît et la mort n'est qu'une inaptitude à continuer à naître, qui interrompt la vie. La mort a une place importante dans ce poème puisque quatre aphorismes lui sont directement et parfois exclusivement consacrés. La proximité de la mort est, nous l'avons dit, condition du privilège du poète ou des Mati-

22. Nietzsche, « La conception dyonisiaque du monde », dans *la Naissance de la tragédie*, trad. G. Bianquis, Paris, Gallimard, 1949, p. 35.

23. Heidegger, *Essais et conférences*, trad. A. Préau, Paris, Gallimard, 1958, p. 224.

24. *Les Matinaux*, p. 116.

25. Battistini, p. 39.

naux, d'où cette mise en garde : « Ne te plains pas de vivre plus près de la mort que les mortels. » Cette mort, Char s'applique à la dédramatiser, à lui rendre son naturel : « La mort n'est haïssable que parce qu'elle affecte séparément chacun de nos cinq sens, puis tous à la fois. À la rigueur, l'ouïe la négligerait. » Comme si nous avions peur plus de la mort imaginée que de la mort réelle. Il suffirait d'un léger changement de ton pour que ces remarques prennent l'apparence de préceptes pour se préparer à une fin stoïque. Mais Char se défie de ce qui lui semblerait du narcissisme. Dès *Fureur et mystère* et dans *Partage formel*, Char s'essaie à démythifier la mort : « Mourir, ce n'est jamais que contraindre sa conscience, au moment même où elle s'abolit à prendre congé de quelques quartiers physiques actifs ou somnolents d'un corps qui nous fut passablement étranger...²⁶ » Au fil du fleuve de la temporalité l'homme doit s'échouer. C'est dans l'ordre. Froidement : « qu'as-tu à t'alarmer de ton état alluvial ? » Puis ce qui semble être une invitation à se remettre à sa place, à se resituer dans le devenir — et aussi dans l'accomplissement de la mission — à ne pas se donner trop d'importance peut-être : « Cesse de prendre la branche pour le tronc et la racine pour le vide. C'est un petit commencement. » L'image de l'arbre par régression de la branche au tronc, puis à la racine, invite à un examen des sources, des origines où trouver l'apaisement. En sens inverse l'arbre représente peut-être le passage à la lumière, de la diversité, de la multiplicité des racines à la multiplicité des branches par le chemin unifiant du tronc. Il serait alors le signe de cette dialectique de l'un et du multiple dans laquelle par le langage se fonde une communauté des hommes. Nous reviendrons sur ce point. Indiquons que Char invite à apprivoiser la mort ou plus exactement à la situer dans une perspective où l'homme n'est plus seul en face d'elle. Serait-ce aussi le sens de cet espoir qui s'oppose à la mort ? : « Je puis

26. *Fureur*, p. 72.

désespérer de moi et garder mon espoir en Vous. Je suis tombé de mon éclat, et la mort vue de tous, vous ne la marquez pas, fougère dans le mur, promeneuse à mon bras. » Le poète aurait des alliés contre la mort? L'obstination de la fougère à croître sur un obstacle la rapproche du saxifrage que Char a lié à Prométhée. Et cette promeneuse est-elle la compagne — la muse peut-être? — du poète passant? Nous ne prétendons pas résoudre les énigmes de ce fragment, mais nous pensons qu'un rapprochement avec *la Fête des arbres et du chasseur* — où le chasseur : « tue les oiseaux pour que l'arbre lui reste cependant que sa cartouche met du même coup ce feu à la forêt » et se fait ainsi « l'exécutant d'une contradiction conforme à l'exigence de la création²⁷ » — ainsi qu'avec le fragment VI : « Allez à l'essentiel : N'avez-vous pas besoin de jeunes arbres pour reboiser votre forêt? », permet d'interpréter ces évocations sylvestres comme des signes de la création poétique à la fois liée et opposée à la mort, et fondant la communauté humaine sur sa diversité.

Ce qui est important c'est que la mort soit ambiguë : à la fois adjuvant et opposant pour le poète dans sa quête : « La mort n'est qu'un sommeil entier et pur avec le signe plus qui le pilote et l'aide à fendre le flot du devenir. » La création qui ira aborder aux rives futures échappe à la mort : « Merci simplement à un homme — s'il tient en échec le glas²⁸. » Mais la mortalité, si elle nous fait prendre conscience de l'urgence de la tâche, nous indique le prix de ce présent en marche où nous sommes : « Il semble que l'on naît toujours à mi-chemin du commencement et de la fin du monde. Nous grandissons en révolte ouverte presque aussi curieusement contre ce qui nous entraîne que contre ce qui nous retient », et le poète lui-même est « la genèse d'un être qui projette et d'un être qui retient²⁹ » car il tente de promouvoir un

27. *Les Matinaux*, p. 13.

28. *Les Matinaux*, p. 19.

29. *Fureur*, p. 77.

ordre de la mutation. Ici nous sommes à l'opposé de l'attitude romantique qui ne voyait dans la proximité de la mort qu'une raison de dévaloriser ce qui peut finir. Ce n'est pas la conscience de la mort qui oriente une morale mais la réaction à cette conscience qui n'agit finalement que pour souligner l'urgence d'être, en particulier d'être soi-même dans la fidélité aux valeurs que l'on se donne dans l'action, qui nie dans son élan le visage de l'homme. Ce visage doit rester fidèle à l'aurore : « une aurore dont nous ne verrons pas, croyons-nous, l'altération ni la fin ; seulement la rougeur sublime et le visage levé³⁰ ». Ce visage levé comme celui des statues de Giacometti a pour condition et pour contre-poids des pieds mal débourbés de scaphandrier atterré. Et s'exhale ce cri du poète : « Ma toute terre, comme un oiseau changé en fruit dans un arbre éternel. Je suis à toi³¹. »

Cri d'allégresse, « malgré le jour cruel et le souvenir de la nuit ». C'est le cri de l'homme qui respecte la part de son contrat avec le temps et l'espace et dès lors lui et ses alliés peuvent dire : « le temps nous est léger, le sol nous est facile, notre pied ne tourne qu'à bon escient ». Ils peuvent, maintenant qu'ils ont accepté d'être des passants, jeter leur rougeur dans les ténèbres, s'appliquant d'un dandinement mesuré à réduire les oscillations de tel pendule emballé. Se mesurant à la terre, ils prennent et disent la mesure de l'homme. Et la mesure est importante qui garantit l'équilibre et la possibilité même d'exister dans un monde où les contraires, loin d'être conçus comme termes antagonistes voués l'un à disparaître et l'autre à s'imposer, sont définis par la tension même qui les pose en les opposant : « Il ne fallait pas embraser le cœur de la nuit. Il fallait que l'obscur fût maître où se cisèle la rosée du matin³². » Si les Matinaux ont la tâche d'éveiller, ils préféreront la lumière du clair-obscur

30. *Les Matinaux*, p. 152.

31. *Les Matinaux*, p. 154.

32. *Les Matinaux*, p. 169.

qui comme dans les toiles de La Tour modèle les visages humains, à l'éblouissement qui aveugle.

Cependant l'éblouissement lui-même, en ce qu'il aveugle et accroît l'ombre puis de nouveau la recherche de la lumière, participe à la tension créatrice : « J'aime qui m'éblouit puis accentue l'obscur à l'intérieur de moi. » Ce fragment se trouve lié dans le texte, où il apparaît entre parenthèses, à deux phrases qu'il enrichit d'un jeu de significations que nous voudrions tenter brièvement d'analyser : « L'intensité est silencieuse. Son image ne l'est pas. » Nous sommes en présence d'une opposition de deux séries de termes qui se diffusent dans chaque série en fonction d'axes sensoriels complémentaires dans lesquels se constitue un code de l'expression métaphorique de la création poétique. Certaines oppositions, comme silence et sonorité ou bruit ou expression, ne sont présentes que par un de leurs termes. L'intensité est, à notre avis, la tension créatrice, le dévoilement de la vérité par le voile du langage qui est à la fois passage de l'ombre à la lumière et du silence à la parole. Dire cette intensité c'est abolir le silence en disant son image. C'est faire entrer la tension dans sa résolution et de cette résolution faire le point de départ d'une nouvelle tension. La description quasi chronologique que nous proposons trahit d'ailleurs des phénomènes qui sont contemporains. Le souffle de la parole poétique se glisse dans la faille sonore qu'il s'invente, ce court espace perpétuellement volé et restitué au silence. L'oiseau inconnu qui y trouve l'appui de son vol, nous comprenons maintenant qu'il « chante avant de s'envoler ». Dans cette même optique d'éternel renouveau se situent des formules comme : « Être du bond. N'être pas du festin son épilogue ³³ » ou encore : « seule est émouvante l'orée de la connaissance (une intimité trop persistante avec l'astre, les commodités sont mortelles) ³⁴ ».

Nous avons essayé de répondre à la question : comment intervient ce risque suprême : la mort, dans la créa-

33. *Fureur*, p. 138.

34. *Recherche*, p. 122.

tion ? Chemin faisant, nous avons pu surprendre une démarche faite de bonds répétés, où la rougeur matinale s'agite, où surtout se préserve : « L'intelligence avec l'ange, notre primordial souci. (Ange, ce qui, à l'intérieur de l'homme, tient à l'écart du compromis religieux, la parole du plus haut silence, la signification qui ne s'évalue pas. Accordeur de poumons qui dore les grappes vitaminées de l'impossible. Connaît le sang, ignore le céleste. Ange : la bougie qui se penche au nord du cœur³⁵.) »

Mais le compromis religieux n'est que l'un des fourvoiements possibles — et qui symbolise tous les autres peut-être — de la parole poétique. Faire le procès de ce fourvoiemement, ce sera répondre à notre deuxième question : que se passe-t-il lorsque la non-reconnaissance du risque empêche le poème de tomber dans le monde nominateur de l'unité ? En d'autres termes : est-il un usage de la parole qui aliène et divise, et comment ? Analysant les rapports de l'homme et du langage, Heidegger remarque : « L'homme se comporte comme s'il était le créateur et le maître du langage, alors que c'est celui-ci au contraire qui est et demeure son souverain. Quand ce rapport de souveraineté se renverse, d'étranges machinations viennent à l'esprit de l'homme. Le langage devient un moyen d'expression. En tant qu'expression, le langage peut tomber au niveau d'un simple moyen de pression...³⁶ ». Cette mise en garde, proche de l'apostrophe héraclitienne : « Rhéteurs : maîtres d'armes des mots menteurs », en cela qu'elle souligne le caractère essentiel, fondamental, du lien génétique entre le langage et l'homme, permet de comprendre que c'est « plus que de la malchance » que le monde soit « remis aux mains de spéculateurs et d'extravagants qui le pressent d'avancer plus vite que son propre mouvement ». Extravagants, spéculateurs, ceux qui détournant le langage du sens commun pensent en tirer profit, mais c'est errer. C'est détruire le visage de l'homme par la non-reconnaissance de son aurore : « Femelle redoutable,

35. *Fureur*, p. 90.

36. Heidegger, *Essais et conférences*, p. 227.

elle porte la rage dans sa morsure et un froid mortel dans ses flancs, cette connaissance qui, partie d'une noble ambition, finit par trouver sa mesure dans nos larmes et dans notre jugulation. Ne vous méprenez pas, ô vous entre les meilleurs dont elle convoite le bras et guette la défaillance. » Dangereuse, la connaissance l'est, qui, figée dans l'oubli du temps et du néant, se donne avec orgueil et abolit ainsi son être qui est de ne pouvoir se réduire en l'objet d'un don, de ne pouvoir se figer dans l'oubli de devenir projet perpétuel puisqu'elle est née du dialogue et doit y retourner.

Ce que Char dénonce c'est le mensonge des utopies, l'aliénation du présent à un futur que l'on suppose pré-établi : « Je vois l'homme perdu de perversions politiques, confondant action et expiation, nommant conquête son anéantissement³⁷. » En effet, la volonté de faire disparaître les tensions repose sur l'oubli de l'être, sur l'acceptation de vérités qui prétendent réduire les conflits par l'institution naïve d'un bien opposé à un mal dont il faut se défaire. Autant vouloir arrêter le devenir par la pire coercition : « Le génie de l'homme, qui pense avoir découvert les vérités formelles, accommode les vérités qui tuent en vérités qui *autorisent* à tuer³⁸. » Aux malédictions qui tentent de figer le visage de l'homme dans l'identité à l'un de ses masques, le poète oppose le maintien de la fécondité des tensions et le ménagement d'un futur. Il reconnaît que la vérité naît d'un conflit qu'il convient d'assumer sans rejeter l'adversaire de la communauté des hommes : « L'effort du poète vise à transformer *vieux ennemis* en *loyaux adversaires*³⁹. » S'il condamne les partisans d'un dogmatisme ou d'un ordre qui aliènent : « La perte de la vérité, l'oppression de cette ignominie dirigée qui s'intitule *bien...* a ouvert une plaie au flanc de l'homme⁴⁰ », c'est pour leur montrer qu'eux-mêmes ne

37. *Fureur*, p. 104.

38. *Fureur*, p. 95.

39. *Fureur*, p. 87.

40. *Fureur*, p. 132.

peuvent prétendre abolir la dialectique du devenir dont ils n'incarnent qu'un temps. De plus, à l'hypocrisie des orthodoxies qui se vantent d'anéantir le mal dans l'imposition d'un système clos, le poète oppose la fécondité du mal « le mal non dépravé, inspiré, fantasque est utile ⁴¹ ». De même à propos de la violence il précise : « La vraie violence (qui est révolte) n'a pas de venin. Quelquefois mortelle mais par pur accident. Échapper aux orthodoxies. Leur conduite est atroce ⁴². » Ceux qui veulent assigner un but au futur vagabondent et maltraitent le présent car ils ne respectent pas les lois organiques et constitutives du devenir. Ce devenir le poète le conçoit comme Héraclite : une harmonie de tensions en marche : « Les contraires s'accordent, la discordance crée la plus belle harmonie : ce devenir tout entier est une lutte ⁴³. »

À la lumière d'une telle conception on peut tenter de préciser la signification de ce passage central de l'épigramme : Accolade à celui qui, émergeant de sa fatigue et de sa sueur, s'avancera et me dira : « Je suis venu pour te tromper. » Ne s'agirait-il pas du salut généreux et de la reconnaissance d'un adversaire dont la loyauté est garantie par la fatigue, l'effort d'un cheminement autre mais qui se propose au dialogue au lieu de s'imposer, qui s'avoue comme un moment du devenir : un des masques de l'homme, aussi trompeur que les autres, mais révélateur du visage dans les comparaisons que leur succession ou simplement leur pluralité contemporaine permettent d'établir ? « Je suis venu pour le tromper » signifierait, je suis venu proposer ma part de vérité, qui dit ma différence. En la disant j'en fais une erreur, c'est-à-dire une momification d'un instant déjà mort et d'ailleurs modifié par l'acte de se dire, par l'acte de le vivre aussi bien. La discordance des propositions fonderait une réconciliation sur l'harmonie dévoilée de l'être conçue comme une révélation de l'un par le multiple : « On ne bâtit multiformément que sur

41. *Fureur*, p. 132.

42. *Recherche*, p. 127.

43. Battistini, p. 30.

l'erreur. » « En poésie, devenir c'est réconcilier. Le poète ne dit pas la vérité, il la vit; et la vivant, il devient mensonger. Paradoxe des muses : justesse du poème ⁴⁴. » « Le poète est la partie de l'homme réfractaire aux projets calculés ⁴⁵. » « En poésie, on n'habite que le lieu que l'on quitte ⁴⁶. »

On pourrait multiplier les textes : une tentation vient au lecteur de les prendre pour les paragraphes d'une anthologie à refaire, tant la cohérence du projet de Char devient nette; mais ce serait oublier que la vérité de cette parole en archipel est de se montrer en voie de désagrégation, en explosion, en route vers sa mort et non sous forme de système. (De là la difficulté de trouver un principe de distribution des 27 aphorismes antérieurement à leur analyse.) Lorsque Char prévient : « Prenez-garde : tous ne sont pas dignes de la confiance » sans doute pense-t-il aux ennemis qui se refusent à devenir adversaires et qui sont indignes de la vérité en ce qu'ils en transforment la révélation en justification, en utilisation, en simplification, en trahison. Si Char est « ... pour une rougeur réapparue » il précise : « pas sur n'importe quel visage ⁴⁷ ». Dès lors : « Lequel est l'homme du matin et lequel celui des ténèbres ⁴⁸ ? » Lorsqu'il dit : « Je puis désespérer de moi et garder mon espoir en Vous », le don d'une majuscule ennoblit l'allusion aux Matinaux dont il vient de définir la tâche : « Combattre vaille que vaille... à l'aide de sa magie, ouvrir dans l'aile de la route, de ce qui en tient lieu, d'insatiabiles randonnées, c'est la tâche des Matinaux. » Ces privilégiés, ces semblables, ces alliés substantiels, le poème leur est dédié : « Premiers levés qui ferez glisser de votre bouche le bâillon d'une inquisition insensée — qualifiée de connaissance — et d'une sensibilité exténuée, illustration de notre temps, qui occuperez tout le terrain au

44. René Char, *Sur la poésie*, Paris, Éditions G.L.M., 1959, p. 26.

45. *Sur la poésie*, p. 43.

46. *Sur la poésie*, p. 45.

47. *Recherche*, p. 122.

48. *Les Matinaux*, p. 120.

profit de la seule vérité poétique constamment aux prises, elle, avec l'imposture, et indéfiniment révolutionnaire, à Vous⁴⁹. » Ainsi définie dans son exercice, la parole poétique est à la fois « contre-terreur » et insurrection. « Notre utilité est tournée contre l'employeur. » Si le poète a besoin de justification, celle-ci sera dans la discrétion des traces de sa parole et de son cheminement : « Un poète doit laisser des traces de son passage, non des preuves. Seules les traces font rêver. » « Échapper à la honteuse contrainte du choix entre l'obéissance et la démence, esquiver l'abat de la hache sans cesse revenante du despote contre laquelle nous sommes sans moyens de protection, quoique, étant aux prises sans trêves, voilà notre rôle, notre destination, et notre dandinement justifiés⁵⁰. » Ce dandinement c'est la marche de l'homme libre, de ce passant, et il n'est pas surprenant que Char sur un ton qui échappe à l'anecdotique précise : « Nous avons cette particularité parfois de nous balancer en marchant... » Les deux attitudes dans lesquelles Char aime à saisir l'homme sont la rectitude de la station debout et la marche du passant qui se sait et s'accepte de passage : il assume et revendique sa condition : « Nous sommes des passants *appliqués* à passer donc à jeter le trouble, infliger notre chaleur, dire notre exubérance. Voilà pourquoi nous intervenons ! Voilà pourquoi nous sommes intempestifs et insolites ! » *Rougeur des matinaux* retrouve ici la véhémence des *Feuillets d'Hypnos*. C'est le ton de la ferveur belliqueuse : « Les passants que nous sommes n'ont jamais exigé que le repos leur vînt avant l'épuisement⁵¹. » « Ce qui vient au monde pour ne rien troubler ne mérite ni égards ni patience⁵². » On le voit la parole du poète n'est pas une explication c'est le témoignage d'un défi au monde, la situation d'une tension par laquelle l'homme sort de l'ombre en même temps que le monde. Nous voulions montrer que le poète luttait contre

49. *Recherche*, p. 35.

50. *Les Matinaux*, p. 117-118.

51. *Fureur*, p. 216.

52. *Fureur*, p. 195.

toute parole qui divise et aliène : il nous reste à envisager comment le poète rejoint les hommes dans une communauté d'origine, une pluralité de visages ou plus exactement le ménagement perpétuel du futur. Il nous suffira pour cela de mettre en rapport des analyses déjà faites à propos du risque et du langage.

Le poète témoigne, et sans se soucier de l'apparence d'étrangeté de sa démarche aux yeux des hommes puisque avec les *Matinaux* sa tâche est d'éveil et d'intervention : « À te regarder, ils s'habitueront. » Qui plus est l'opposition à cela ou à ceux-là même que l'on aime fonde une communauté qui est, nous l'avons dit, re-connaissance, c'est-à-dire respect de la diversité : « Je ne puis être et ne veux vivre que dans l'espace et dans la liberté de mon amour. Nous ne sommes pas ensemble le produit d'une capitulation, ni le motif d'une servitude plus déprimante encore. Aussi menons-nous malicieusement l'un contre l'autre une guérilla sans reproche ⁵³. » L'amour qu'il soit de la poésie ou des hommes doit échapper aux facilités qui peuvent le dégrader en dépendance, en non-respect des différences qui le fondent. La création, la nature, qui sont par le langage les révélateurs de l'être (et nature ici signifie sans doute fidélité à l'origine) assurent le respect mutuel dans l'adversité des visages de l'homme. « Développez votre étrangeté légitime ⁵⁴ » dit le poète : « conservateur des infinis visages du vivant ⁵⁵ ».

On doit admettre que le laconisme et la pudeur du poète ont des raisons d'être essentielles. Celui qui prévient « ce qui importe le plus dans certaines situations c'est de maîtriser à temps l'euphorie ⁵⁶ ». Qui dit d'un ami : « Je t'aimais sans effusion, sans pesanteur inutile. Inébranlablement ⁵⁷ » sait que sa défiance et sa maîtrise sont les conditions de sa fidélité et de la dignité de ceux qu'elle unit. Le poète appelle à ce qui unit : « l'aventure personnelle,

53. *Les Matinaux*, p. 92-93.

54. *Fureur*, p. 71.

55. *Fureur*, p. 107.

56. *Fureur*, p. 106.

57. *Fureur*, p. 128.

l'aventure prodiguée communauté de nos aurores ». Ce fragment résume admirablement les conditions de la quête : l'aventure c'est la vie en tension avec la mort, la vie incarnée dans le temps, c'est l'appel à un combat qui puisse devenir dialogue dans la tension avec les hommes et le monde, c'est la fidélité à la rougeur matinale promesse de renouveau. L'objet de la quête, n'est-ce pas un homme en marche réunifié, à qui sont restituées, conservées, toutes ses facultés de vivant. Et il ne s'agit pas plus, pour le poète qui s'avoue incapable d'« arranger » sa vie, d'arranger la vie des autres que de leur simplifier la route : « Ne pas entièrement leur supprimer ces sentiers pénibles, à l'effort desquels succède l'évidence de la vérité à travers pleurs et fruits⁵⁸. » Pour rejoindre la communauté, les hommes ont besoin de « ce peu de désespoir qui en est l'aiguillon et le mouvant brouillard ». Tout, dans cette perspective, est une question de mesure : « Entre *ton* plus grand bien et *leur* moindre mal rougeoie la poésie. » Telle est l'économie de la création.

On pourrait peut-être interpréter le sous-titre que Char n'a pas retenu : « *Enclave délétible* » dans cette perspective : « avec amour donner le bras à un fruit non accepté de ceux qui vous appuient... c'est la malédiction ». Le poète exclu doit s'isoler comme dans une enclave, mais celle-ci se révèle délétible, elle est un moyen de mieux rejoindre les hommes et pas du tout de s'exclure pour vaticiner sur les destinées de la tribu. C'est ainsi qu'il faudrait aussi comprendre les métaphores du poète et de l'oiseau : On trouve dans un poème qui ne s'intitule pas par hasard : *Dans la marche*, ce passage : « Il se trouva jadis des gens d'aurore. À cette heure de tombée, peut-être, nous voici. Mais pourquoi huppés comme des alouettes ? » Ces gens d'aurore, ces matinaux sont huppés ce qui pourrait se traduire : de haut rang au sens figuré et familier, comme s'ils constituaient une élite ou étaient malgré eux constitués en élite par une société qui y trouve le moyen de les rejeter

58. *Fureur*, p. 121.

et de s'en défendre. La question de Char pourrait alors s'entendre comme une ferme invitation à en finir avec cette conception aliénante du statut social du poète. De même que cette huppe est liée à l'alouette, oiseau matinal, de même l'aigrette qui apparaît dans le fragment XXV, si l'on joue sur les sens de ce mot, s'apparenterait à la fois à l'idée de distinction et à l'image révélatrice de l'éclair. La conscience du poète ne s'exclut du monde que pour le recréer.

L'allégresse du matin c'est ce bonheur de se trouver sur un chemin à inventer. Et le poète accepte que le naufrage soit la condition de nouveaux voyages, de même que l'erreur (c'est-à-dire ici le fait de dire, de vivre la vérité, qui fait devenir mensonger — cf. *Sur la poésie*, p. 29) est la condition de nouvelles constructions multi-formes : « ...c'est ce qui nous permet de nous supposer, à chaque renouveau, heureux ». Le poète est plus lucide et plus clairvoyant qui voit au-delà de la nostalgie de ce qui va finir : « N'est-ce pas vous qui êtes aveugle sur la mer ? Vous qui vacillez dans tout ce bleu, ô tristesse dressée aux vagues les plus loin ? » Le poète échappe à la tristesse pour qui l'inconnu qu'il faut conquérir est dans le champ du possible ; il échappe aussi à la déception : « Conquête et conservation indéfinie de cette conquête *en avant de nous* qui murmure notre naufrage, dérouté notre déception. » Ce fragment illustre bien, à notre avis, ce qu'il faut entendre par l'expression : « chemins qui ne mènent nulle part », que nous empruntons à Heidegger : il convient de se ménager la possibilité de conquêtes futures inespérées. Le poète comme le philosophe ont tenté de résoudre l'énigme de l'oracle proposée par Héraclite : « Si tu n'espères pas, tu ne rencontreras pas l'espéré : en terre inexplorée, nulle voie vers lui ne s'ouvre ⁵⁹. » Cette absence de chemin préserve la vie, c'est-à-dire l'émergence de l'être : « L'acte est vierge, même répété ⁶⁰ » et « Comment vivre sans in-

59. Battistini, p. 32.

60. *Fureur*, p. 98.

connu devant soi ⁶¹ ? » La poésie tente d'accroître l'être et non l'avoir et « le poème est l'amour réalisé du désir demeuré désir ⁶² ». Le poète multiplie les précisions concernant l'objet de sa quête : « Il convient que la poésie soit inséparable du prévisible, mais non encore formulé ⁶³ » enfin : « la poésie est de toutes les eaux claires celle qui s'attarde le moins aux reflets de ses ponts, poésie, la vie future à l'intérieur de l'homme requalifié ⁶⁴ ».

Cette requalification n'est pas renvoyée à un hypothétique âge d'or, elle est en procès dans le présent en marche du langage poétique, elle est non seulement possible mais inséparable du prévisible, elle suppose le dialogue de la communauté des hommes : « Le langage n'est pas un instrument disponible, il est tout au contraire, cet avènement (*Ereignis*) qui lui-même dispose de la suprême possibilité de l'être de l'homme ⁶⁵. » Si le réel est disloqué par la poésie, c'est pour refonder perpétuellement l'alliance des hommes entre eux et leur alliance avec le monde dans l'espoir de « déborder l'économie de la création, [d'] agrandir le sang des gestes, devoir de toute lumière ⁶⁶ ». *Rougeur des matinaux* va se clore sur la définition d'un devoir : devoir de n'utiliser le langage que pour qu'il joue son rôle d'unificateur : « Enfin si tu détruis que ce soit avec des outils nuptiaux. » Voilà précisée la tâche des matinaux et la responsabilité du poète : « Faire un poème, c'est prendre possession d'un au-delà nuptial qui se trouve bien dans cette vie, très rattaché à elle, et cependant à proximité des urnes de la mort ⁶⁷. » En même temps qu'il unit, le poème tente d'accroître l'être de l'homme et comme d'en révéler les dimensions inconnues.

61. *Fureur*, p. 169.

62. *Fureur*, p. 73.

63. *Fureur*, p. 68.

64. *Fureur*, p. 199.

65. Heidegger, « Hölderlin et l'essence de la poésie », p. 48-49.

66. *Fureur*, p. 19.

67. *Les Matinaux*, p. 193.

En proposant cette lecture de *Rougeur des matinaux*, il nous vient quelques scrupules. Pour avoir voulu rendre apparente la structure idéologique du poème, nous avons été amené à ne pas respecter l'ordre « pulvérisé » qui l'anime, lors d'une première lecture; ainsi nous avons pris le risque de réduire les révélations d'une existence vécue en l'exposé d'un système, sous une forme fâcheusement dramatisée où le poète, la mort, l'espoir, etc., ont l'air d'être autant d'allégories d'une moralité en représentation. C'est pour minimiser ce risque que nous avons voulu, chaque fois que possible, regrouper les textes isotopes de ceux du poème dans le reste de l'œuvre et laisser ainsi au maximum la parole au poète. Le fait que lui-même ait procédé à de tels rapprochements pour composer *Sur la poésie* nous a paru une autorisation suffisante. Dans le même esprit nos propres commentaires s'efforcent de respecter le vocabulaire de Char, surtout quand il s'agit des mots clés de ses codes favoris.

Au terme de ce commentaire, on est obligé de reconnaître que la conception que se fait Char de son rôle empêche de se poser la question de l'engagement social ou politique du poète. Engagé il l'est d'avance celui qui exerce la responsabilité essentielle du langage. Le résistant et le poète ne font qu'un. Comment en serait-il autrement ? Parmi les passants, le poète est celui qui est en même temps un passeur : « passeur de tout cela qui forme un ordre et un ordre insurgé⁶⁸ ». On le voit, la question — pour conserver les mots de Hölderlin — n'est pas : comment habiter en poète ? mais plutôt : pourquoi cette difficulté à admettre qu'il est impossible à l'homme de ne pas habiter en poète ?

« À l'époque j'habitais... » Mais la voix, avec humeur : « Hors d'ici ! » Moi rectifiant : « J'errais à cette époque » ; alors la voix : « que cherchais-tu ? — Mon sang lointain⁶⁹. »

GILLES GUÉGAN

68. *Recherche*, p. 134.

69. *Recherche*, p. 122.